



Grundtvig 2

Société Civile Auvillaraise de Contacts Franco-Allemands (SFA)

Philippe Bourdrel , Histoire des Juifs de France. Tome 1 – Des origines à la Shoah. Éditions Albin, 2004, p. 357 f.

[Ecoutez le fichier « Leon_Blum.mp3 »]

Léon Blum¹ a analysé le comportement des juifs français pendant l'Affaire [Dreyfus]. Cette attitude est à plus d'un titre intéressante : elle tend notamment à montrer qu'il ne suffit pas d'être juif pour être révolutionnaire, qu'il y a des juifs « de droite » comme « de gauche », que l'image du juif éternellement semeur de révolution, « subversif » et anarchiste est un cliché contestable.

« ... En thèse générale, ..., les juifs avaient accepté la condamnation de Dreyfus comme définitive et comme juste. Ils ne parlaient pas de l'Affaire entre eux ; ils fuyaient le sujet, bien loin de le soulever. Un grand malheur était tombé sur Israël. On le subissait sans mot dire, en attendant que le temps et le silence en effacent les effets... La masse juive, poursuit Léon Blum, accueille même avec beaucoup de circonspection et de méfiance les débuts de la campagne de révision. Le sentiment dominant se traduisait par une formule comme celle-ci : « C'est quelque chose dont les juifs ne doivent pas se mêler... ». Dans ce sentiment complexe, tous les sentiments n'étaient pas d'égale qualité. Il y avait, certes, du patriotisme et même un patriotisme ombrageux, le respect de l'armée, la confiance dans ses chefs, une répugnance à les considérer comme partiaux ou comme faillibles. Mais il y avait aussi une sorte de prudence égoïste et timorée qu'on pourrait qualifier de mots plus sévères. Les juifs ne voulaient pas qu'on pût croire qu'ils défendaient Dreyfus parce que Dreyfus était juif. Ils ne voulaient pas qu'on pût imputer leur attitude à une distinction ou à une solidarité de race. Ils ne voulaient pas surtout, en se portant à la défense (l'un autre juif, fournir un aliment à la passion antisémite qui sévissait alors avec une intensité très appréciable. L'arrestation, la condamnation avaient déjà nui aux juifs ; il ne fallait pas que la campagne de révision les compromît davantage. Les juifs de l'âge de Dreyfus, ceux qui appartenaient à la même couche sociale, qui, comme lui, ayant franchi des concours difficiles, s'étaient introduits dans le cadre des officiers d'état-major ou dans les corps d'administration civile les plus recherchés,

¹ Léon Blum avait consacré sept articles, publiés par l'hebdomadaire 'Marianne' à l'affaire Dreyfus. Ils avaient par la suite été édités chez Gallimard et ont été repris depuis dans l'Œuvre de Léon Blum, Albin Michel, 1965.

s'exaspéraient à l'idée qu'un préjugé hostile vînt borner leurs carrières irréprochables. Après avoir excommunié le traître, ils répudiaient le zèle gênant de ses avocats. Tout compte fait, pour reprendre une vue exacte de l'état d'esprit que j'essaie de décrire, il n'y a qu'à regarder aujourd'hui autour de soi. Les juifs riches, les juifs de moyenne bourgeoisie, les juifs fonctionnaires avaient peur de la lutte engagée pour Dreyfus exactement comme ils ont peur aujourd'hui de la lutte engagée contre le fascisme². Ils ne songeaient qu'à se terrer et à se cacher. Ils s'imaginaient que la passion antisémite serait détournée par leur neutralité pusillanime. Ils maudissaient secrètement ceux d'entre eux qui, en s'exposant, les livraient à l'adversité séculaire. Ils ne comprenaient pas mieux qu'ils ne le comprennent aujourd'hui qu'aucune précaution, aucune simagrée, ne tromperaient l'adversaire et qu'ils restaient les victimes aussitôt offertes de l'antidreyfusisme ou du fascisme triomphants... »

Jugement sévère d'un juif engagé, socialiste militant, sur l'attentisme de ses compatriotes. Léon Blum reproche à la bourgeoisie juive de France de manifester au danger fasciste la même indifférence qu'à l'injustice de la condamnation de Dreyfus. Les années qui suivront révéleront que les juifs français comprirent souvent trop tard les menaces que l'Allemagne nazie faisait peser sur la liberté : la remarque du dirigeant socialiste sera ainsi tragiquement confirmée.

Blum n'a pas tort de relever le réflexe patriotique, nationaliste qui conduit certains juifs à se désolidariser de Dreyfus. Sans être aussi virulents qu'Arthur Meyer, le célèbre directeur du *Gaulois*, converti au catholicisme, partisan du général Boulanger et antirépublicain déclaré qui voit dans le dreyfusisme une forme d'aberration politique et de trahison, des juifs assez nombreux surenchérissement sur les réactions des nationalistes : ils estiment que la sentence a été rendue en toute justice. Pour un peu, ils demanderaient une aggravation de la peine. Ce patriotisme intense provient d'un désir de manifester son intégration totale à la communauté française, mais également il s'exprime naturellement chez des hommes – les Alsaciens et les Lorrains – qui ont préféré en 1870 quitter leurs pays et perdre leurs biens plutôt que de subir l'occupation prussienne.

Les juifs ont cru, comme la plupart des Français, que la condamnation de 1894 était méritée et que Dreyfus était coupable. Ce n'est que très lentement que les yeux se sont ouverts à la vérité. Quand des voix s'élèvent ou que des doutes apparaissent, c'est en référence au patriotisme des juifs d'Alsace. Michel Bréal – l'un des premiers défenseurs israélites de Dreyfus – déclare sans hésiter : « Un juif alsacien ne peut trahir. » Robert Debré transmet des réactions identiques de son entourage : « ... C'est impossible... Un officier juif alsacien ne trahit pas la France... ».

² Ces lignes de Léon Blum sont écrites en 1935.